



Orion.

Canis Major.

Capricorni.

COLUMBA.

Kate Grenville Le lieutenant

Métailié



BIBLIOTHÈQUE ANGLO-SAXONNE

LE LIEUTENANT

DU MÊME AUTEUR
CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

Le Fleuve secret, 2010

Kate GRENVILLE

LE LIEUTENANT

*Traduit de l'anglais (Australie)
par Mireille Vignol*

Éditions Métailié
20, rue des Grands Augustins, 75006 Paris
www.editions-metailie.com
2012

*This project has been assisted by the Australian Government
through the Australia Council, its arts funding and advisory body*



Australian Government



Titre original: *The Lieutenant*

© Kate Grenville, 2008

Traduction française © Éditions Métailié, Paris, 2012

ISBN : 978-2-86424-852-1

ISSN : 1248-6485

*À Patyegarang, au peuple Cadigal
et à William Dawes.
Leur histoire a inspiré ce roman.*

I

Le jeune lieutenant

Daniel Rooke était un homme discret, taciturne et peu loquace. Il n'avait d'autre souvenir que le sentiment d'être exclu.

À la petite école de Portsmouth, on le croyait idiot. Sa première rentrée tomba par hasard le jour de son cinquième anniversaire, le 3 mars 1767. Il s'installa à son pupitre, le ventre agréablement repu par la bouillie d'avoine préparée par sa mère, vêtu de sa veste neuve, heureux de rejoindre le monde extérieur.

Mme Bartholomew lui montra une gravure grossière avec le mot "chat" inscrit au-dessous. Sa mère lui avait appris ses lettres et il savait lire depuis un an. Il n'arrivait pas à comprendre ce que voulait la maîtresse. Il resta assis, bouche bée.

C'est ainsi qu'il reçut sa première fessée avec la vieille brosse à cheveux de Mme Bartholomew, pour son manque de réaction à une question si simple qu'il n'avait même pas songé à y répondre.

Il ne parvenait pas à s'intéresser aux tables de multiplication. Tandis que les autres les scandaient en attendant impatiemment la récréation, il consultait un carnet sous son bureau, où il collectionnait ses nombres spéciaux, ceux qui n'étaient divisibles que par eux-mêmes et par un. Comme lui, ils étaient solitaires.

Quand Mme Bartholomew fondit sur lui un beau jour et s'empara du petit cahier, il craignit qu'elle le jetât dans le feu et appréhenda de nouveaux coups de brosse. Elle en examina longuement les pages, puis elle le glissa dans la poche de son tablier.

Il eut envie de le lui réclamer. Pas pour les nombres, qui étaient dans sa tête, mais pour le carnet, trop précieux pour être perdu.

Puis on reçut le Dr Adair de l'Académie à la maison de Church Street. Rooke ne comprit ni qui il était, ni ce qu'il faisait dans leur salon. Il savait seulement qu'on l'avait lavé et peigné pour rencontrer un visiteur, que ses sœurs en bas âge avaient été confiées à une voisine et que sa mère et son père étaient assis sur des sièges inconfortables, dans le coin, l'air tendu.

Le Dr Adair se pencha. Le jeune monsieur Rooke connaissait-il des nombres qui ne pouvaient être divisés que par eux-mêmes et par un ? Rooke oublia sa timidité. Il se précipita dans sa chambre au grenier et rapporta la grille de dix sur dix qu'il avait dessinée, avec les chiffres spéciaux notés à l'encre rouge dans la première centaine : deux, trois, cinq et ainsi de suite jusqu'à quatre-vingt-dix-sept. Il suivit leur tracé du doigt : la progression des nombres semblait former une espèce de schéma, ici et là, n'est-ce pas ? Mais cent nombres ne suffisaient pas, il avait besoin d'une feuille de papier plus grande pour tracer un tableau avec vingt ou trente cases de côté, il pourrait alors certainement déceler un schéma et une séquence véritables. Le Dr Adair serait-il en mesure de lui fournir une feuille de cette taille ?

Les pensées du père se lisaient dans son sourire figé en un rictus : mon fils expose sa singularité à un étranger. La mère gardait les yeux baissés. Rooke plia la grille, la couvrit de sa main et la dissimula sous la table.

Mais le Dr Adair enleva le papier crasseux des doigts de l'enfant.

– Puis-je emprunter cette feuille ? demanda-t-il. Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, j'aimerais montrer ces notes à un gentilhomme de ma connaissance qui ne manquera pas de s'intéresser au fait qu'elles aient été rédigées par un garçon de sept ans.

Après le départ du Dr Adair, la voisine ramena ses sœurs. Elle scruta Rooke et dit d'une voix forte, comme s'il était sourd, ou un chien.

– Oui, il a l'air intelligent, pas vrai ?

Rooke sentit ses cheveux se dresser sur sa tête et la chaleur monter en lui. Que ce soit en raison de sa stupidité ou de son

intelligence, le résultat était le même : il souffrait le supplice de ne pas être en phase avec le monde.

Pour ses huit ans, il reçut une bourse du Dr Adair. Elle se résumait en quelques mots : *une place à l'Académie navale de Portsmouth*. Persuadé que sa vie allait à peine changer, le garçon s'y rendit allègrement et, quand son père le laissa devant le portail, il ne s'éternisa pas en adieux.

Il passa sa première nuit raide dans le noir, trop choqué pour pleurer.

Ses camarades s'étaient aperçus que son père, simple employé, se rendait chaque jour au bâtiment de pierre trapu près des docks où le Bureau de l'artillerie gérait ses opérations. Dans l'univers de Church Street, Benjamin Rooke était un homme d'éducation et de standing, un père dont on pouvait être fier. À l'Académie navale de Portsmouth, à un mile de là, son père était source d'embarras. *Un employé! Grands dieux!*

Un garçon avait déballé toutes les affaires de sa malle (les chemises et les sous-vêtements consciencieusement cousus par sa mère et sa grand-mère), puis il les avait lancées par la fenêtre du troisième étage dans la cour boueuse. Un homme vêtu d'une toge noire bouffante lui avait douloureusement tiré l'oreille et l'avait roué de coups de canne quand il avait essayé d'expliquer qu'il n'y était pour rien. Un solide gaillard l'avait perché en haut d'un grand mur derrière les cuisines puis l'avait poussé avec un bâton jusqu'à ce qu'il soit forcé de sauter.

Sa cheville le faisait encore souffrir, mais une douleur d'une autre nature lui serrait le cœur.

Le grenier de Church Street l'avait abrité dans ses coins et recoins anguleux, qui reflétaient l'étrangeté de sa nature. À l'Académie, l'espace glacé du morne dortoir aspirait son âme pour ne laisser de lui qu'une carapace.

Le samedi soir, quand il revenait à pied de l'Académie à Church Street, pour passer le dimanche en famille, il avait toujours l'impression d'être écartelé entre deux mondes. Sa mère et son père étaient radieux de plaisir, si fiers que leur fils ait été choisi : comment pouvait-il leur confier ses sentiments ?

Sa grand-mère l'aurait peut-être compris, mais il ne trouvait pas les mots pour lui dire à quel point il se sentait perdu.

Quand il était l'heure de repartir, Anne gardait une de ses mains entre les deux siennes, le tirait de tout le poids de son corps d'enfant, pleurait et le suppliait de rester. Elle n'avait pas encore cinq ans, mais elle devinait qu'il mourait d'envie d'être ancré dans le couloir. Son père détachait les doigts de la fillette, l'un après l'autre, et chassait gentiment Rooke, en souriant et en lui faisant des gestes d'adieu, de telle sorte qu'il devait à son tour le saluer et affecter un sourire. Les hurlements d'Anne et les consolations de sa grand-mère l'accompagnaient jusqu'au coin de la rue.

Plus d'un homme illustre avait fait ses classes à l'Académie, mais personne ne s'y enthousiasmait pour les nombres que Rooke avait appris à qualifier de nombres premiers. Il ne suscitait pas plus d'intérêt en montrant le carnet où il tentait de calculer la racine carrée de deux et posait des opérations avec π aux résultats surprenants.

Rooke finit par comprendre que l'intelligence réelle consistait à dissimuler de telles réflexions. Elles devinrent donc plus ou moins honteuses, s'inscrivirent dans une activité secrète à laquelle mieux valait s'adonner en privé.

La conversation lui posait un problème insoluble. S'il ne croyait pas nécessaire de répondre à une remarque, il se taisait. Avant d'avoir pris la mesure des conséquences de son silence, il avait innocemment rejeté plusieurs invitations.

Dans d'autres circonstances, il parlait trop. En réponse à un commentaire quelconque sur le temps qu'il faisait, il pouvait se lancer dans une description enthousiaste et prolixe de la répartition des précipitations sur Portsmouth. Il ajoutait qu'il procédait à ses propres mesures, sur le rebord de la fenêtre, grâce à un bocal qu'il avait lui-même entaillé de graduations; naturellement il l'emportait quand il rentrait chez lui le dimanche, mais comme sa fenêtre était légèrement plus exposée aux vents dominants du sud-ouest que celle de l'Académie, elle recevait plus de pluie. Son interlocuteur, qui avait simplement observé qu'il faisait beau ce jour-là, pressait le pas.

Il aspirait à devenir un garçon plus ordinaire, mais il était impuissant à devenir autre chose que lui-même.

Il se mit à excréter la coupole prétentieuse sur le toit de l'Académie, l'ostentation de son globe doré, et il détestait les angles de pierre blanche qui bordaient les briques de la façade. Le portique de l'entrée principale paraissait trop étroit pour les colonnes grandioses et le fronton miniature ; la porte minuscule au milieu évoquait un visage aux yeux trop rapprochés.

En regagnant l'école à contrecœur après un dimanche à la maison, comme retenu par la sensation de la main d'Anne, Rooke leva les yeux vers le deuxième étage où logeaient les enfants de riches. Les rideaux ouverts sur la fenêtre de gauche signifiaient que Lancelot Percival James, fils du comte de Bedwick, était déjà rentré. C'était un garçon grassouillet et tapageur à l'esprit lent, qui n'avait pas de temps à perdre avec un camarade dont le père était un simple employé et dont le foyer disposait seulement d'une bonne à tout faire, sans véritables domestiques. Même ceux qui léchaient les bottes de Lancelot Percival étaient fatigués de l'entendre parler de son majordome, son cuisinier, ses nombreux valets de pied et soubrettes, sans parler des palefreniers et jardiniers qui s'occupaient des terres, et du garde-chasse qui protégeait les faisans des individus tentés de se servir.

Lancelot Percival guettait Rooke et parvenait d'ordinaire à lui donner un coup de poing au passage, ou à verser de l'encre sur sa précieuse chemise de lin. Les autres garçons regardaient avec indifférence ; ce comportement leur semblait normal, comme tuer une mouche.

L'illustre lignée de Lancelot Percival James s'était enrichie dans le commerce du sucre, qui dépendait des îles de la Jamaïque et d'Antigua et, en fin de compte, de ses esclaves noirs. Lancelot Percival ne comprenait pas pourquoi le carré de l'hypoténuse était égal à la somme des carrés de deux autres côtés, mais il expliquait avec éloquence pourquoi l'empire britannique en général, et sa propre et illustre famille en particulier, s'effondreraient si l'on abolissait l'esclavage.

Rooke s'interrogeait sur cette idée comme sur ses nombres premiers. Il n'avait jamais vu de Noir, la question restait

donc abstraite, mais l'argument ne tenait pas. Il avait beau y réfléchir, il n'arrivait cependant pas à contrecarrer la logique de Percival.

De toute façon, mieux valait se tenir à distance de Lancelot Percival.

Quand il le pouvait, Rooke s'échappait au bord de l'eau, à l'embouchure du port où la tour Ronde dominait la mer. Une plage rocailleuse s'étendait au pied d'un ancien bâtiment de brique où personne ne venait jamais. Son vide, qui faisait écho à celui de Rooke, lui tenait compagnie.

Dans une fente secrète du mur, il gardait sa collection de galets. Ils étaient tous ordinaires, chacun n'était précieux que parce qu'il était différent des autres. Rooke se parlait à voix basse en se penchant sur eux et en soulignant leurs qualités. *Regarde un peu les petits éclats noirs dans celui-ci! Et ne vois-tu pas que celui-là ressemble à la surface de la lune?*

Il faisait à la fois les questions et les réponses.

À l'Académie, il puisait ses seules consolations dans les pages des livres. Euclide lui apparaissait comme un vieil ami. *Les grandeurs égales à une même grandeur sont égales entre elles. Le tout est plus grand que la partie.* En compagnie d'Euclide, il avait l'impression de découvrir un autre locuteur de la langue étrangère qu'il avait parlé toute sa vie.

Plongé dans la *Grammaire de la langue latine* de Lily, il chérissait sa réduction des mystères fuyants de la langue en unités aussi fiables et interchangeable que les chiffres. *Dico, dicis, dicet.* Datif, génitif, ablatif. Il en vint à penser que le grec, le latin, le français et l'allemand étaient moins des instruments de communication que des machines à penser.

Plus important que tout, l'enseignement de l'Académie transforma les cieux en astronomie et navigation. C'était une révélation d'apprendre que les étoiles, loin d'être de simples lumières capricieuses, appartenaient à une formation d'un gigantisme à vous faire tourner la tête. On avait l'impression de loucher, d'être à la fois sur la terre et de l'observer d'un point situé au-delà. Sous cet angle, il n'y avait plus de pièces, de champs ou de rues, mais une boule de matière qui fonçait à

travers l'espace en suivant une orbite dont la trajectoire exacte avait été pressentie par un Allemand, M. Kepler, et prouvée par un Anglais nommé M. Newton, qui avait donné son nom à un pont de Cambridge.

Rooke passa des heures à espérer en vain qu'Euclide ou Kepler soient encore vivants pour s'entretenir avec lui. Dans le monde qu'ils décrivaient, tout était ordonné et chaque chose avait sa place. Cela pouvait peut-être même s'appliquer à un garçon qui ne semblait pas trouver la sienne.

Quand l'aumônier découvrit qu'il avait l'oreille absolue, ce fut comme une nouvelle affliction.

“Do dièse!” hurlait-il. Rooke écoutait sans quoi en lui et chantait une note. L'aumônier tapotait le piano.

“Si bémol, Rooke, pouvez-vous me donner un si bémol?”

Rooke écoutait, chantait, et l'homme tournait le tabouret de son piano vers lui, si cramoisi que, l'espace d'un instant traumatisant, Rooke crut qu'il allait l'embrasser. Derrière lui, sur l'estrade de la chorale, ses camarades de classe ricanaient et Rooke savait qu'il paierait pour son don, un peu plus tard.

Mais dès qu'il eut les jambes assez longues, l'aumônier lui apprit à jouer sur l'orgue de la chapelle. Dans un monde qui semblait jusque-là uniquement composé de murs, une porte s'ouvrit.

Rooke adorait la logique des partitions, la manière de diviser l'unité fondamentale de la brève en segments de plus en plus petits. Même les doubles, triples ou quadruples croches les plus rapides faisaient partie de la brève d'origine, dont la sonorité inaudible soutenait chaque note et lui donnait du sens.

Sans parler de l'instrument proprement dit. Un orgue se résume à une douzaine de tubes d'air. Chaque tuyau émet une note unique et il est incapable d'en jouer une autre : une note par tuyau. Tous les tuyaux sont alignés, leur embouchure métallique ouverte, ils regorgent d'air qui ne demande qu'à être déplacé. Assis au clavier à une distance d'une vingtaine de mètres, à l'autre bout de la chapelle, Rooke jouait un accord et écoutait chaque tuyau chanter sa note. Il était au bord des larmes, plein de gratitude pour ce monde qui lui offrait des sons d'une telle splendeur.

Il passait des heures dans la chapelle à déchiffrer des fugues. Une douzaine de notes, c'était à peine de la musique. Mais ces quelques notes parlaient entre elles, questions et réponses, répétitions, diminutions, augmentations, elles allaient jusqu'à se recourber sur elles-mêmes en un arc qui ressemblait à la trajectoire rétrograde de Mars. Il écoutait comme s'il avait autant d'oreilles que de doigts et, comme un aveugle, il ressentait des textures à peine perceptibles. Après deux ou trois feuilles de musique il entendait des voix se jumeler en une construction si puissante que les murs de la chapelle avaient des difficultés à la contenir.

Certains, lassés d'entendre du Buxtehude et du Bach pendant des heures entières, se plaignaient que ça manquait de mélodie. C'était exactement ce qu'il préférait dans la fugue, le fait qu'elle ne pût être chantée. Une fugue n'était pas singulière, comme une mélodie, mais plurielle. C'était une conversation.

Sur le banc de l'orgue, il écouta des centaines de sermons, le dos tourné aux bancs surchargés et, comme les autres, il mordilla les hosties et trempa les lèvres dans le calice. Mais le Dieu de péché et de châtement, des mystères de la souffrance et de la résurrection ne lui évoquait rien. Il n'avait rien contre Dieu, mais pour lui Dieu n'était ni dans ces termes ni dans ces rituels.

Il avait vu Dieu dans le ciel nocturne avant d'en avoir compris les variations. Les mouvements d'ensemble des amas d'étoiles lui avaient toujours paru miraculeux et réconfortants.

Lors des longues soirées d'hiver, Rooke se faufilait dehors, au-delà des cuisines, et, debout dans la cour, il levait la tête. Par temps froid, les constellations étaient proches, lumineuses. Il était rassurant de toujours pouvoir repérer les mouvements synchronisés du Cocher et de la Petite Ourse. Les lueurs n'avaient pas à chercher chacune leur route dans le noir, elles se déplaçaient ensemble avec leurs âmes sœurs, tenues au creux d'une main puissante.

Quand il était enfant, le fait que la lune fût parfois un fin croissant et d'autres fois une assiette lui avait semblé un tour surnois. Mais quand il en comprit la raison, il fut soufflé. Elle suivait bien un schéma, mais il l'avait cherché à la mauvaise

consacra le restant de ses jours au mouvement pour l'abolition de l'esclavage, à Londres, en Afrique et aux Antilles. Il passa sa dernière année à Antigua où, après l'abolition, il établit des écoles pour les esclaves affranchis. Il y mourut en 1836.

J'ai eu abondamment recours à des sources historiques pour ce roman, et, en particulier, j'ai puisé dans les carnets de Dawes. Le vocabulaire et les conversations en cadigal de ce livre sont tous extraits, mot pour mot, de ces carnets, avec l'autorisation de l'École des études orientales et africaines de Londres (référence MS 41645) et après avoir consulté un représentant du peuple cadigal. J'ai aussi reproduit textuellement des extraits de *A Narrative of the Expedition to Botany Bay* et *A Complete Account of the Settlement of Port Jackson*, par Watkin Tench. Je reconnais avoir utilisé ces sources et bien d'autres avec gratitude.

Bien qu'ayant puisé dans ces sources historiques, je m'en suis éloignée de diverses manières. Ceci est un roman, qu'il ne faut pas confondre avec un traité d'histoire.

J'aimerais aussi vivement remercier les nombreuses et généreuses personnes qui ont lu le livre et qui y ont apporté leur savoir et leur perspicacité. Toutes les erreurs sont les miennes.

Plus que tout, je suis redevable envers Patyegarang et le peuple cadigal, qui étaient disposés à partager leur langue, et envers William Dawes, qui en a enregistré une partie. Il m'aurait été impossible d'imaginer *Le Lieutenant* sans eux.

*Cet ouvrage a été composé par
Atlant'Communication
au Bernard (Vendée)*

N° d'édition : 2119001 – N° d'impression :
Dépôt légal : février 2012

Imprimé en France